



Jacques PIMPANEAU
À deux jeunes filles
qui voudraient comprendre
la religion des Chinois



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

Jacques PIMPANEAU

À DEUX JEUNES FILLES
QUI VOUDRAIENT
COMPRENDRE LA RELIGION
DES CHINOIS



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Anthologie de la littérature chinoise classique
Chine : culture et traditions
Chine : histoire de la littérature
Chine : littérature populaire
Chine : mythes et dieux
Lettre à une jeune fille qui voudrait partir en Chine
Célébration de l'ivresse
Dans un jardin de Chine
Les Quatre Saisons de Monsieur Wu

© 2010, Editions Philippe Picquier
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture : © Qi Baishi

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0215-6

J'avais emmené deux charmantes adolescentes, mes petites-filles, visiter le château de Chantilly, car il contient la plus belle collection de tableaux en France après le Louvre. Ce n'était pas seulement pour parfaire leur culture, mais aussi pour mon plaisir : revoir certaines œuvres, comme le portrait de cette femme avec deux serpents entrelacés en guise de collier, peint par Piero di Cosima, et me promener dans le parc, où erre encore le souvenir de Nerval, m'attirent tellement que je saisis tout prétexte pour retourner en ce lieu. Au cours de la visite, j'ai été surpris par les questions de mes deux compagnes sur les sujets de certains tableaux, notamment les thèmes religieux. Issues de parents agnostiques, elles étaient, malgré leur niveau scolaire, d'une ignorance surprenante en matière de christianisme, sans parler des religions de l'Antiquité. Quand elles étaient petites, elles avaient voulu, par curiosité, assister à une messe ; elles en étaient revenues en s'exclamant : « Qu'est-ce qu'on s'est ennuyé ! »

Pourtant, que comprendre à la moitié des peintures occidentales sans avoir au moins une connaissance de base de l'Ancien et du Nouveau Testament, de même qu'être conscient de l'importance du péché et de l'enfer est indispensable à la compréhension de *la Princesse de Clèves* et de *Dom Juan* ? Sur le chemin du retour, alors que nous passions par la forêt pour rejoindre la gare, je ne pus me retenir de leur faire part d'une de mes pensées favorites :

— En étudiant l'histoire en classe, vous risquez de ne pas vous apercevoir que l'histoire des religions ainsi que celle des sciences et des techniques ont plus fait évoluer les sociétés que les guerres de Louis XIV et de Napoléon ou les lois de la République. L'invention du lave-linge et du lave-vaisselle a plus libéré la femme que n'importe quelle initiative d'hommes politiques. L'introduction du chemin de fer, de l'avion, de l'ordinateur a de toute évidence plus bouleversé nos vies que les révolutions politiques, qui ne sont souvent que des adaptations maladroites à des situations nouvelles. Que peut-on comprendre à l'histoire des mœurs, des idées, de l'art, de la littérature, des ambitions collectives si l'on fait abstraction des religions ? Il suffit d'une visite au Louvre pour s'en convaincre, en ce qui concerne l'art.

— *Quand nous étions petites, me répondit Helen, tu nous racontais des contes de dieux chinois. Je me*

souviens encore de l'histoire du Troisième Prince, qui tue le fils du Roi-Dragon, se suicide pour que ses parents n'encourent pas la vengeance de ce dragon, est ressuscité par son vieux maître et finit par se battre contre son père, qui ne lui pardonne toujours pas son incartade. Maintenant que nous entendons parfois parler de l'histoire de la Chine au lycée, puisque tu es un peu versé dans la culture chinoise et que tu nous donnes envie d'aller voir ce pays dès que nous le pourrons, explique-nous un peu ce qu'est la religion chinoise. Ce sera une bonne introduction à notre voyage.

Voici ce que je leur ai répondu et la conversation qui s'est ensuivie. J'ai essayé d'éviter toute érudition superflue, de leur faire grâce d'une avalanche de noms propres difficiles à retenir et j'ai fui avec horreur le ton professoral. J'espère avoir illustré le dicton chinois : « On en apprend souvent plus lors d'une conversation que dans une bibliothèque. »

— Vous avez peut-être lu qu'en Chine il y a trois religions, le taoïsme, le bouddhisme et le confucianisme. On parle en effet de religions chinoises au pluriel, auxquelles s'ajoute la religion populaire, qualifiée de « petite tradition », par rapport à la grande tradition des trois religions majeures. Ma petite idée est de vous montrer qu'il y a en fait une seule religion chinoise. De même que coexistent le christianisme des théologiens et le christianisme tel qu'il est vécu par le commun des fidèles, sans que

l'on parle de deux christianismes puisque ce sont deux aspects de la même foi, il y a une seule religion chinoise, qui englobe des croyances indigènes très anciennes et des croyances venues de l'étranger, comme le bouddhisme. Je vais essayer de vous faire saisir l'essentiel. Sans être superficiel, j'éviterai de vous harasser avec des connaissances qui pourraient vous égarer. Il ne faudrait pas que tous ces arbres vous fassent perdre la vision de la forêt.

Commençons par éliminer le confucianisme, qui n'est pas une religion. Son fondateur, Confucius (551-479 avant Jésus-Christ), à qui l'on demandait son opinion sur les dieux et les esprits, répondit que, ne sachant déjà pas ce qu'était l'homme, il aurait été bien en peine d'expliquer ce que sont les dieux ! Quand on l'interrogea sur la mort, il répondit que, ne comprenant pas ce qu'était la vie, dont il avait pourtant l'expérience, il ne pouvait pas parler de la mort et d'une survie éventuelle. Confucius n'avait qu'une ambition : éviter la violence dans la société. A son époque, la Chine était divisée en plusieurs royaumes qui ne cessaient de se faire la guerre, et ces combats engendraient des tueries et la misère dans le peuple. Il prôna donc les rites. Pour lui, les rites ne se limitaient pas à la politesse, quoique celle-ci en fit partie. Ils signifiaient des règles, artificielles, culturelles, auxquelles il fallait se plier pour éviter la violence. De même que la politesse encadre les

rappports entre individus, évite la foire d'empoigne et les affrontements, le respect de rites à l'intérieur d'un Etat, comme entre Etats, notamment le respect des engagements, permet de ne pas recourir uniquement à la force. Pour élaborer ces rites – ces règles, si vous préférez –, Confucius s'est fondé sur les liens qui relient les membres d'une famille : les parents aiment leurs enfants dont ils doivent exiger l'obéissance pour assurer leur éducation. Les enfants doivent les aimer et les respecter. C'est ce qu'on appelle la piété filiale, qui englobe le respect de tous les aînés. Il y a donc une hiérarchie entre parents et enfants. Confucius voulait que les mêmes liens existent entre gouvernants et gouvernés. Ceux qui ont le pouvoir, qui sont en haut de la hiérarchie, ont pour devoir de se conduire envers le peuple comme des parents envers leurs enfants, de lui assurer la paix, la tranquillité et la prospérité, et aussi de prendre en charge son éducation. Le peuple, pour sa part, leur doit respect et obéissance dans le cadre de la hiérarchie sociale. Si les gouvernants agissent ainsi, ils remplissent le mandat qui leur a été confié par le Ciel, c'est-à-dire par l'ordonnance de l'univers. Le confucianisme, qui devint la morale sociale imposée par l'Etat, engendra une politique paternaliste.

On posa à Mencius, émule de Confucius, la colle suivante : un homme fonde une nouvelle dynastie après s'être rebellé contre le dernier

empereur de la dynastie précédente et l'avoir tué parce qu'il était devenu un tyran ; peut-il être considéré comme un héros alors qu'il est un régicide et a commis le plus grand des crimes ? Mencius répondit que le nouvel empereur avait réussi dans son entreprise parce qu'il avait vaincu un tyran ; or, un tyran ne mérite plus le titre d'empereur ; puisqu'il ne répond plus au mandat que le Ciel lui a confié, il est devenu un homme ordinaire qui se conduit en brigand, et doit être éliminé, comme tout brigand.

La morale sociale de Confucius ne s'appuie sur aucune croyance religieuse, mais seulement sur les leçons de l'Histoire, sur les expériences passées. Pourtant, le confucianisme a eu une influence sur les croyances religieuses. Ne se référant à aucune divinité et ne se prononçant pas sur l'au-delà, il a propagé une attitude agnostique, en particulier dans le milieu des lettrés. Ceux-ci auraient pu dire, comme Flaubert, qu'il y avait deux sortes de personnes qu'ils ne pouvaient souffrir : ceux qui prétendent que Dieu existe et ceux qui soutiennent qu'il n'existe pas. Selon le confucianisme, puisqu'on ne sait rien sur les dieux et l'au-delà, il est vain d'imposer un dogme en la matière.

Par ailleurs, le confucianisme a engendré le culte des grands hommes qui ont façonné l'Histoire. C'est ainsi que leur ont été élevés des temples pour vénérer leur mémoire, exactement comme nous

avons bâti le Panthéon au fronton duquel est inscrit : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ». Mais personne ne considère le Panthéon comme une église, ni les monuments aux morts comme des sanctuaires.

Le confucianisme est une morale sociale que les gouvernants ont trouvée tout à fait adéquate pour imposer leur pouvoir, après l'avoir interprétée à leur convenance. Si l'on affirme que les rites en l'honneur de Confucius dans les temples qui lui sont consacrés sont des rites religieux, il faut alors aussi considérer la ranimation de la flamme sous l'Arc de triomphe, le transfert des cendres d'un homme célèbre au Panthéon, le dépôt de gerbes devant un monument aux morts, les honneurs de la garde républicaine à un homme d'Etat comme des rites religieux, ce qui ne vient à l'idée de personne. Ceci ne veut évidemment pas dire que ces rites laïques ne trouvent pas, bien souvent, leur origine dans des rites religieux tombés en désuétude. Les jésuites avaient compris le caractère non religieux du confucianisme, mais furent condamnés par les autres ordres en mission en Chine et par le Vatican, prisonniers de vues bornées.

Avant d'aller plus loin, il faut marquer une différence capitale entre l'Occident et l'Orient. En Occident, les différentes religions s'excluent mutuellement ; vous êtes catholique, protestant ou musulman, vous ne pouvez pas être les trois en

même temps, ni prendre ici et là ce qui vous paraît valable. Ce sont des religions avec chacune des dogmes. « On ne tient tant aux dogmes chez les catholiques que pour avoir une bonne raison de se cogner les uns sur les autres, au lieu de s'aimer les uns les autres. Et alors on est allé chercher la Vérité pour l'opposer à la bonté. Tout le conflit est là », écrivait l'abbé Mugnier (1853-1944) dans son *Journal*. Rejeter un seul de ces dogmes entraîne l'exclusion, et vous vaut d'être taxé d'hérétique. Par exemple, l'assomption de la Vierge Marie, la croyance qu'elle serait montée au Ciel avec son corps, comme Jésus, n'est devenue un dogme qu'après la Seconde Guerre mondiale. Jusque-là, vous pouviez y croire ou pas, vous restiez un bon catholique. Ensuite vous étiez obligé d'y croire sous peine d'être exclu de l'Eglise. Quand le pape Pie XII a proclamé ce nouveau dogme, un ami lui a envoyé une lettre pour le féliciter d'être le dernier surréaliste encore vivant. Il ne reçut évidemment pas de réponse. En Chine, le dogme religieux n'existe pas, donc pas d'hérésie, ni d'Inquisition, ni d'autodafés, ni d'ouvrages interdits (il y eut de nombreux livres interdits, mais ils le furent par le gouvernement impérial pour des raisons politiques). Il n'existe pas non plus d'équivalent chinois du pape. Chacun peut choisir ses croyances, donner sa préférence à tel ou tel courant religieux, bouddhiste, taoïste, ou à telle croyance populaire.

Dieu existe-t-il en Chine? Quels sont les grands traits de la religion des Chinois? Peut-on parler de sagesse plutôt que de religion?

Telles sont quelques-unes des questions auxquelles l'auteur se propose de répondre avec simplicité dans ce livre à l'adresse de deux jeunes filles. On y parle aussi du paradis et de l'enfer, des rites comme des superstitions, du panthéon des dieux et du Tao.

Laissons conclure un vieux taoïste dont les paroles auraient tout aussi bien pu être dites par un bouddhiste : *Le seul enseignement que vous recevrez de moi n'enrichira pas vos connaissances, dont d'ailleurs tout dépend de l'usage que vous en ferez. Vous n'avez pas besoin d'un maître pour cela ; je vous aiderai seulement à tout regarder d'un autre œil.*

12 €

harmonia mundi
— diffusion livres —

www.editions-picquier.fr



Éditions
Philippe Picquier
Extrait de la publication

